



*Et moi, de par mon lucarnon, je regarde la ville se réverbérer sur la
nappe stellaire. Insomniaque en cavale, je saute de toit en toit jusqu'à
ce que l'aube vienne me happer de ses premières lueurs.*

Et le même refrain recommence.



Marie-Josée Ouellet, *Fantasmagories*, p. 16.



Le Pied est la revue littéraire des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal. En ligne : lepie.d.littfra.com

Rédaction

Roxane Desjardins, *réda.ctrice en chef*

Jean-François Thériault, *secrétaire de rédaction*

redaction@lepie.d.littfra.com

Association des étudiants en littératures de langue française de l'Université de Montréal
3150, av. Jean-Brillant, local C-8019, Montréal (Québec) H3T 1N8

Correction et révision

Leilah B. Da Costa, *éditrice*

Karianne Trudeau B., *éditrice*

correction@lepie.d.littfra.com

Comité de lecture : Chrystèle Desmangles, Marie-Ève Dionne, Amélie Hébert,
Justine P. Ledoux, Rosemarie Savignac, Jean-François Thériault

Correction des épreuves

Roxane Desjardins, Justine P. Ledoux

Collaborateurs à ce numéro

Marie-Jeanne Bérard, Stéphanie Bijou, Mayra Bruneau Da Costa,

Leilah B. Da Costa, Clarence Collinge-Loysel, Émilie Coulombe,

Amélie Hébert, G. Hys, Marc-André Lapalice, Marilyn Lauzon,

Baron Marc-André Lévesque, Marie-Josée Ouellet,

Alexandre Roy, Alex Tommi-Morin,

Karianne Trudeau B., Éric Veilleux

Diffusion et organisation des événements

Geneviève Locas

evenements@lepie.d.littfra.com

Rédaction web

Alex Tommi-Morin

web@lepie.d.littfra.com

Graphisme et impression

Mardigrafe inc.

Infographie

Marc-André Cholette-Héroux

Illustration de la couverture

Coco-Simone Finken

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2012

Les textes de prose (essai ou création) soumis doivent être d'au plus 1500 mots. Les textes doivent être remis en format .doc par courriel avant mardi le **16 octobre** à l'adresse redaction@lepie.d.littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Le nombre de mots et le nom de l'auteur doivent être indiqués dans le document. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur participera. L'auteur doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée.

Le Pied en ligne (lepie.d.littfra.com) diffuse tous les textes de la revue imprimée ainsi que des textes inédits. Pour soumettre un texte à la revue en ligne, envoyez le document à web@lepie.d.littfra.com. La longueur maximale pour le Web est 1500 mots; pour un projet de plus grande envergure, il est préférable de consulter le rédacteur web d'abord. Surveillez les développements du *Pied* sur Facebook (Revue *Le Pied*).



SOMMAIRE

Au lecteur	5
-------------------------	---

CRÉATION – PROSE

Il te manque un Timbit – <i>Baron Marc-André Lévesque</i>	10
Fantasmagories – <i>Marie-Josée Ouellet</i>	16
Queen-Mary, disc-jockey – <i>Marilyn Lauzon</i>	19
Incube – <i>Marie-Jeanne Bérard</i>	22
Nous n’aurons pas su être libres – <i>Karianne Trudeau B.</i>	28
Délirium – <i>Alexandre Roy</i>	38
Le blanc, le rouge et le noir – <i>Stéphanie Bijou</i>	48
En quête – <i>Victor Costa Lima</i>	52
Étincelle – <i>Éric Veilleux</i>	57

CRÉATION – THÉÂTRE

Sur un air de Gainsbourg – <i>Clarence Collinge-Loysel</i>	6
Variations sur le thème de la fin du monde – <i>Alex Tommi-Morin</i>	12
Le cercle des fermières – <i>Miriam Bolduc, Émilie Coulombe</i>	30
Médée-Turcotte – <i>Marc-André Lapalice</i>	43

CRÉATION – VERS

Catin – <i>Amélie Hébert</i>	21
Ténébrisme – <i>Alexandre Roy</i>	24
Poème à Russell – <i>Mayra Bruneau Da Costa</i>	27
Ni personne d’autre – <i>Leilah B. Da Costa</i>	61
Laps – <i>G. Hys</i>	64





Au lecteur

$\sqrt{1}$ *[handwritten scribbles]*
[handwritten scribbles]
virgule vraiment? *[handwritten scribbles]*
[handwritten scribbles]
[handwritten scribbles] || ?
[handwritten scribbles] revoir avec l'auteur.

[handwritten scribbles]
haha → *[handwritten scribbles]*
[handwritten scribbles]

-
il me semble
que ça finit
un peu raide.

Sur un air de Gainsbourg

Pièce en un acte

Clarence Collinge-Loysel

*L*a scène représente un parc tout ce qu'il y a de plus banal. Au centre, un banc. À droite, un très grand arbre dans lequel se trouve le Chat. À gauche, un réverbère. On dispersera quelques touffes d'herbes hautes sur le tapis vert, de même que quelques feuilles rouges et dorées. En toile de fond, la ville. Un rayon lumineux provenant du fond de la salle vient indiquer la présence du soleil.

Le Chat regarde le paysage de sa branche d'arbre.

Entre la doctoresse. Cheveux broussailleux, l'air livide et terreux. Une blouse blanche se devine sous le manteau gris dont elle est vêtue. Elle s'assoit sur le banc. Elle se tourne vers le Chat.

LA DOCTORESSE. Dans quelques instants, petit chat, tu vas mourir. (*Un temps.*) Les télomères qui composent ton ADN en seront la cause. C'est dommage. La vie, c'est ça. (*Un temps.*) La vie, c'est la mort.

Le vent souffle. Quelques feuilles traversent la scène. C'est l'automne qui s'annonce. Miaulement du Chat. La doctoresse s'étend sur le banc de parc, comme attendant quelque chose.

LA DOCTORESSE. Tu sais, petit chat, quels sont les fantasmes des gens qui sont sur le point de mourir? Non? Naturellement, tu es un chat... Le jour où tu pourras comprendre quelque chose à ce que je dis, c'est que quelque chose ne tournera pas rond dans le monde. (*Un temps.*) Je vais te les dire quand même.

Elle se redresse.

LA DOCTORESSE. Fréquenter les personnes entre la vie et la mort



presque tous les jours, des personnes qui te regardent avec une expression pitoyable et dont les yeux font si mal qu'on n'en dort pas la nuit... Voilà de quoi avoir l'envie de mourir à son tour, quand on sait qu'on ne pourra peut-être pas tous les sauver. (*Un temps.*) Peut-être... (*Un temps.*) Toujours ces suppositions, avec les deux mêmes finalités, les deux seules certitudes : la vie ou la mort. (*Un temps.*) Non, en fait, il n'y en a qu'une seule, c'est la mort, parce qu'après la vie, il y a toujours danger de mort. (*Un temps.*) La vie est un danger de mort. Je me demande si les enfants qui sortent du ventre de leur mère, dans leur course, aperçoivent ce panneau, celui avec une voiture qui glisse sur la route...

Elle se lève et va s'appuyer sur l'arbre. Le Chat la regarde. Miaulement. On entend Personne.

Entre l'anthropologue avec les visiteurs. C'est un homme sobre, élégamment vêtu, à la posture droite et condescendante. Il affecte des airs d'homme accompli.

L'ANTHROPOLOGUE. Alors, vous avez ici un spécimen très rare.

LA DOCTORESSE. (*Au Chat.*) Tu vois, petit chat, on ne se rend pas compte de notre impuissance. Les choses faites sont choses faites. C'est malheureux.

L'ANTHROPOLOGUE. C'est un *homo feminis*. Elle nous vient d'Europe.

LA DOCTORESSE. Cette patiente-là était difficile à regarder. J'avais l'impression de voir un peu de moi-même dans son visage.

L'ANTHROPOLOGUE. Elle est très bien conservée. En fait, elle n'a été utilisée qu'une seule fois.

LA DOCTORESSE. Lorsque les envoyés des affaires internes et de la police ont envahi les couloirs de l'étage et entouré ma patiente, j'ai compris que ce n'était pas un cas ordinaire. L'endroit était infesté d'hommes en habits droits et sombres, comme des fantômes protecteurs de la mort.

L'ANTHROPOLOGUE. Mais elle l'a été si brusquement que depuis, elle doit être maintenue en repos. On ne sait pas encore quand elle sera apte à reprendre son travail.

LA DOCTORESSE. Ma patiente était une morte vivante, ce soir.





L'ANTHROPOLOGUE. Elle est si belle, ce serait dommage de la renvoyer pour perte totale.

La doctoresse regarde le Chat et lui tend les bras. Le Chat descend et atterrit au sol, près d'elle. Elle le prend et le caresse. On entend les ronronnements du Chat. Elle murmure en même temps ce qui peut ressembler à une musique jazzy ou à des gémissements mélodiques.

UN VISITEUR. Elle est hors d'usage?

L'ANTHROPOLOGUE. Cela fait quelques jours qu'elle est au repos.

UN AUTRE VISITEUR. On peut quand même la voir en action?

L'ANTHROPOLOGUE. Je peux toujours essayer.

Il s'approche de la doctoresse lentement, comme on s'approche d'une bête sauvage. Personne cesse tranquillement.

L'ANTHROPOLOGUE. Petit, petit! Tu peux?

LA DOCTORESSE. (*Au Chat.*) Si tu savais, petit chat...

L'ANTHROPOLOGUE. Allez, viens, viens ici.

LA DOCTORESSE. Je vais et je viens, ici et là, je me dépêche pour essayer de la sauver...

L'ANTHROPOLOGUE. Allez, allez, le dos et les cheveux, les pieds et entre les reins.

LA DOCTORESSE. Je me retiens pour ne pas faiblir...

L'ANTHROPOLOGUE. Non, maintenant, viens, tout de suite!

LA DOCTORESSE. (*Se retourne, s'écriant :)* Non! Je me retiens, je dis!

L'anthropologue prend peur et se rétracte, tombe presque sur les visiteurs. Il tente de retrouver sa contenance. Il prétexte un malaise et fait signe de continuer la visite. Sortent l'anthropologue et les visiteurs. La doctoresse lâche le Chat qui s'en va tranquillement au pied de l'arbre.

LA DOCTORESSE. Je ne sais pas non plus quels sont les fantasmes des personnes qui sont sur le point de mourir. Je ne le saurai pas maintenant. Peut-être plus tard. (*Un temps.*) En fait, je ne sais pas





grand-chose. Qu'est-ce que c'est, être dépossédée de soi-même? Qu'est-ce qui comble le vide d'un corps qui a été volé? Je crois que j'aurais aimé être la violée ce soir, je ne me serais pas posé toutes ces questions. (*Un temps.*) Si j'avais été la violée. Si j'avais été, moi aussi, la transition. (*Un temps.*) Non. (*Un temps.*) C'est d'une prétention inconcevable que d'avoir le sentiment d'être à sa place, même un instant. Qu'est-ce que j'ai dit? (*Un temps.*) Je pense que je vais me taire. Je vais surmonter cette épreuve et continuer à faire mon travail. (*Un temps.*) J'ai un peu peur d'être trop sensible.

Sort la doctoresse. Mort subite du Chat.

Rideau.





Il te manque un Timbit

Baron Marc-André Lévesque

« Coucou », fit le ricanement rouquin, quand au constat d'une castration je m'éveille. Il me manque un morceau, puis le lendemain un autre, toujours avec un petit rire louche. Un rire avec des *freckles*. « Info-Santé », suggère le docteur Calgary, le gars des cas sordides.

J'entre dans la salle blanche et je m'assois. Le docteur est nerveux. Il sort ses documents. Je joue avec mon stylo. Ça le rend nerveux. Il n'a aucune idée de la façon dont je vais réagir. J'ai l'air à l'aise et ça le rend fou. Est-ce que je vais pleurer? Rester figé? Rire? Est-ce que je vais le croire? Vous perdez des morceaux, bla bla, recherche, bla bla bla...

Aucune explication *connue*.

Au rythme où ça avance, selon le docteur, il ne me reste pas une éternité de vie. Mes membres vont disparaître un à un. Ou peut-être pas. Aucune idée.

J'arpente Côte-des-Neiges. Louise m'attend au café avec une boîte de Timbits. Elle a toujours aimé les trous de beignes, comme les appelait son père. Je lui raconte mon problème. Elle est abasourdie mais forcée d'admettre que je n'ai plus de nez. Elle n'a encore rien vu. Elle me propose de rester éveillé cette nuit pour voir. Je doute que cela fonctionne. Je quitte les lieux. La porte débouche sur un boulevard glacial et un ciel sans gratitude : il pleut parfois en janvier. Le temps fait son tard et les passants trouvent tous un peu louche mon visage sans nez. Louise contemple la boîte vide. Le remords atteint et déroule le rebord de sa tasse. Elle m'observe m'éloigner. Ça vibre, un texto : *Je t'aime*.

Le soir même, je reviens chez moi, à moitié mort et au tiers défiguré. Je suis seul, depuis le départ de Sophie, qui a laissé cependant une trace sur ma décoration : un portrait d'Elvis que je n'ai pas osé enlever. Sophie de son côté perd des morceaux de son amour-propre à





Gatineau, chez sa mère alcoolique qui a tout détruit du *nous*.

Folle.

Le temps fait toujours son tard et ma montre me regarde, comme si je n'avais que ça à faire. Un jour elle aussi va tomber, si mon bras disparaît. Elle angoisse. S'éteint en elle tout espoir, en sonnant minuit.

Le rire revient. Je le suis et ça m'amène dehors. Elle apparaît, *elle*, de l'autre côté de la rue, avec mon nez entre ses doigts, une grande dame rousse. Je traverse sans regarder. Je cours à peu près aussi vite que la voiture qui me défonce, je m'envole et mon bras aussi mais pas à la même place.

Je me relève. Son ricanement se fait de plus en plus fort, mon sang peint la neige. Elle passe proche et je tombe, il me manque un pied. Je rouille et la rousse rugit! Mon autre jambe disparaît. Je rampe, mon bras restant cesse d'être. Elle ne doit pas être loin! Mon tronc s'esquive peu à peu, mais c'est de ma faute! J'aurais dû ignorer la mort et vivre! J'aurais dû manger le beigne sans m'inquiéter de ceux qui se contentent du trou!

Je perds la tête.



Variations sur le thème de la fin du monde

Triplepostdramaticule

Alex Tommi-Morin

I - Absurde

Une scène noire. À gauche, une porte. Au centre, une femme en tunique romaine étendue par terre, morte. À droite, un énorme toboggan vivement coloré qui s'enfonce sous la scène. Les trois objets sont éclairés par trois puissants et crus projecteurs.

LA FEMME AUX MILLE DESTINS entre par la porte et se plante devant le public.

LA FEMME AUX MILLE DESTINS

Sur la Lune, des hommes ont marché, des hommes avec leurs grosses bottes sales, pouah! (*Elle fait une grimace.*) Depuis, sur la Lune, il y a une grosse tache noire en forme de grosse botte d'homme. Et d'homme astronaute, de surcroît! Je peux vous le certifier; on voit tout de mon jardin, tout à partir de la Lune jusque...

Elle remarque la femme morte par terre.

LA FEMME AUX MILLE DESTINS, *surprise.*

Ah! Elle est morte!

Elle s'évanouit. Tombe dans le toboggan, hors de la scène.

Très exactement une minute passe.

Elle entre à nouveau par la porte et se replante devant le public.

LA FEMME AUX MILLE DESTINS

Sur la Lune, des hommes ont marché, des hommes avec leurs grosses



bottes sales, pouah! (*Elle refait une grimace.*) Depuis, sur la Lune, il y a une grosse tache noire en forme de grosse botte d'homme. Et d'homme astronaute, de surcroît! Je peux vous le certifier; on voit tout de mon jardin, tout, à partir de la Lune jusque...

Elle remarque une fois de plus la femme morte par terre.

LA FEMME AUX MILLE DESTINS, *surprise, encore.*

Ah! Elle est morte!

Elle s'évanouit une autre fois. Tombe pareillement dans le toboggan.

Très exactement la même minute passe.

La scène recommence jusqu'à extinction des astres.

NOIR.

II - Métatextuel

Sur une scène, un comédien.

LE COMÉDIEN

Voyez-vous, cher public, du théâtre ancien, il ne reste rien, strictement rien.

LE PUBLIC

Rien? Ah! Mais qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre.

LE COMÉDIEN

Non, croyez-moi! Et à preuve : vous tenez un rôle dans ce post-dramaticule. Le public est un personnage! Évidemment, il y aura, quelque part, un véritable public, qui nous verra jouer pendant les prochaines minutes. Je le sens déjà qui s'excite!

LE VÉRITABLE PUBLIC

Ah oui, ça c'est vrai. Excités, on l'est! Ce sera drôle, hilarant, on en est





sûrs! Le théâtre postdramatique, rien de plus tordant.

LE COMÉDIEN

Oui, c'est... (*Il hésite un instant, puis continue, surpris.*) Mais c'est que vous êtes vous aussi un personnage! Qu'est-ce qui se passe? On a ici de quoi créer une certaine confusion chez les spectateurs...

LES SPECTATEURS

Nous, en tout cas, on ne comprend plus rien. C'est trop compliqué, tout ça.

LE COMÉDIEN, *confus.*

Quoi? Vous? Mais...

Il se tait, hébété.

LA FOULE

Hého! On a payé, nous, pour être ici! Tu vas pas rester silencieux comme ça toute la soirée, quand même?

LE COMÉDIEN réalise qu'il est depuis le début le seul public. Il a honte d'avoir parlé à voix haute pendant une représentation théâtrale.

LE COMÉDIEN est triste.

NOIR.

III - Choquant

P1, P2, P3 et P4 au milieu de la scène, nus.

De son sac, P1 sort un énorme A. Il accompagne son geste de mouvements de sourcils suggestifs en direction de P2. Pendant ce temps, P3 et P4 s'embrassent énergiquement alors qu'ils torturent d'une main un jeune B.

P1 enfonce l'A dans le C de P2. P2 crie de douleur en invoquant le nom de D.





P1

Ah, P2, mon vieil ami, je te reconnais bien, maintenant. Tu cries comme un E qui se ferait F!

P3, *riant*.

Tu aurais dû le voir lorsque G! Il ressemblait à H!

P4, *blagueur*.

I!

Tous à l'exception de P2 rient de bon cœur. Puis, J.

NOIR.

Note de l'auteur :

Ce postdramaticule a cela de remarquable qu'il ne sera jamais, peu importe à quel point les mœurs du futur se relâcheront, et peu importe les progrès de l'art théâtral, dépassé. Cette certitude me vient de la partie modulable de la pièce. En effet, à chaque représentation, il suffira de mettre à jour les thèmes et les enjeux sociaux du texte en remplaçant chacune des lettres en majuscule (de A à J) par l'objet, l'acte, l'être, l'événement, etc. qui semblera au metteur en scène le plus inapproprié, le plus choquant, le plus susceptible de causer chez le public moyen un dégoût révolté et violent. De la même façon, les noms des quatre personnages seront changés de façon à choquer au maximum; seront préférés les noms de grandes figures religieuses ou de dirigeants politiques conservateurs et belliqueux.

Notez que la fin du monde¹, donc le succès du postdramaticule, repose dans sa censure par les autorités compétentes; si la censure complète n'est pas atteinte, les termes choisis par le metteur en scène ne sont pas assez choquants. Parions au passage que, la notoriété du postdramaticule allant à travers les époques en augmentant, il sera de plus en plus intégré dans le patrimoine culturel et deviendra donc « artistique ». Il sera alors, à chacune de ses représentations, de plus en plus difficile d'en réussir la mise en scène.

¹ Voir le titre.





Fantasmagories

Marie-Josée Ouellet

Montréal, une Atlantide flottante, sortie des eaux, détachée de son continent, de son Amérique mythique. Une île en gratte-ciel, en cœur de ciel. Des boulevards qui respirent l'effervescence, qui transpirent l'urbanité. Des rues en dédales où s'égarer des visages cois. Des stations de métro à l'intérieur desquelles s'engouffrent des grévistes par dizaines, des anorexiques en liasses, des jeunes gens surendormis.

Et moi, de par mon lucarnon, je regarde la ville se réverbérer sur la nappe stellaire. Insomniaque en cavale, je saute de toit en toit jusqu'à ce que l'aube vienne me happer de ses premières lueurs.

Et le même refrain recommence.

5 h 57. Le soleil n'a pas encore étiré ses rayons que l'on voit Montréal s'éclairer de ses premières fenêtres. D'apparence, les logis sont réduits au silence. Mais, ce qu'on n'entend pas, ce sont les cadrans qui, d'un appartement à l'autre, se font apostropher, secouer ou rouer de coups (mais l'on parle ici de cas extrêmes, voire de figures d'exception). Décidément, les étudiants et les travailleurs ne sont pas tous des lève-tôt. Certains vont au lit dans l'espoir seul de se sortir indemnes du jour.

Et moi, pendant ce temps, j'écris au centre de la vie, éclairée par l'écran de mon portable. Je n'entends que mon propre souffle à travers une liste étouffante de vocables. Mes yeux insomniaux : des trous noirs dans l'éveil, des folies rouges, une fausse danse du sommeil.

Puis, l'heure avance et les trottoirs s'activent. Les terrasses sont encore désertes, les parasols fermés, les chaises enchaînées et couvertes de rosée. Dans un fourmillement charivarique déambulent escarpins, bottes et chaussures cirées. Leggings noirs ou striés, verres fumés et Rolex serties, la communauté quitte sa zone d'accalmie pour se faufiler à travers les lianes de la jungle urbaine : s'appliquer aux trépidations de la profession. Dans la plus grande exactitude, novices et fins





connaisseurs foulent les mêmes dalles avec le même rythme effréné. Personne ne saurait distinguer les apprentis des experts, même si les chemises des uns jurent avec celles des autres. Or, les tandems désassortis, dit-on, ne peuvent que mieux se réassortir.

Et moi, dans l'intervalle, j'écris sur les murs de la douche. Je glisse mes doigts sur une buée de gouttelettes. Les mots se morcellent en syllabes, s'égouttent, disparaissent dans l'exiguïté noire du conduit.

Les autobus reçoivent alors leurs convives. Au menu : croquées de pommes, bouchées chocolatées et goulées de jus. Les bouchons de circulation commencent à égratigner la patience des automobilistes. Quelques sirènes d'alertes matinales se rajoutent aux soixante-dix coups de klaxon entendus entre 7 h 12 et 8 h 47 au croisement des rues Saint-Urbain et Sainte-Catherine. Trop absorbés dans la contemplation de leurs lecteurs Apple ou de l'écran tactile de leurs téléphones mobiles, les piétons font fi du bruit ambiant et pressent le pas dans ce qui semble se transmuter en labyrinthe humain. Hommes et femmes carburent à la caféine – thermos ou Starbucks à la main. L'odeur du café brille dans leurs prunelles, on respire les prémices du jour.

Et j'écris comme on balaie les planchers. J'astique les phrases comme on essuie les tuiles. Mais il reste encore des débris de verre sur mon parquet si bien récuré. L'art naît de l'imparfait : les songe-creux écrivaient, à mon tour j'écris.

De leur côté, les retardataires courent sur le boulevard de Maisonneuve et entrent en concurrence avec les cyclistes, dont les plus surprenants sont les hommes d'affaires qui – cravates ondulant au vent – roulent en direction de leurs firmes tentaculaires.

Et enfin, il me faut écrire en voiture à tous les feux rouges. Bien que chaque secousse bouscule le train de mon idée et freine le son de ma pensée, elle génère des incongruités qui méritent d'être couchées sur papier.

Entre gratte-ciel et commerces se trouvent les portes aspirantes du gros antre cosmopolite de l'île : le métro. Snowdon, Lionel-Groulx, Jean-Talon et Berri-UQAM : quatre griseries, quatre vertiges pour le vacancier perdu. Quant à la population – celle qui a consenti à *routiniser* l'art du métro-boulot-dodo –, l'engloutissement souterrain n'est pour elle qu'un simple rite parmi tant d'autres. Les wagons transportent un flot de cabas écarlates, de sacs à dos zébrés et de gros





fourre-tout à pois. Le monde s'hypnotise devant les téléviseurs qui tombent des plafonds. L'actualité déferle sous des visages vifs ou toujours endormis. La ville ne recèle plus aucun mystère. Aux heures de pointe, l'intérieur de la terre est plus grouillant que sa surface portante. La matinée s'enlisera vers les instances du midi, alors qu'en bout de semaine, les sabliers de l'ère moderne auront fait s'écouler les derniers devoirs du vendredi.

Mais encore faut-il que j'écrive à reculons, me déplaçant du point B au point A, là où l'envers devient l'endroit. Ne disposant ni d'un crayon ni d'un papier, j'écris devant mon reflet quasi transparent : la faille.

17 h 06. Voyage en sens inverse, espresso en moins. Montréal, une Atlantide bigarrée, savonnée de graffitis et de corps fleuris. Au déclin du jour, mainmise sur une métropole en essor : les citadins manient la plume de l'auteur.

Trouver l'issue. « M'em-montréaliser. »





Queen-Mary, disc-jockey

Marilyn Lauzon

Un couple. Deux corps allongés-emboîtés dont le souffle, à peine audible, est légèrement plus marqué qu'au repos. La femme est sur l'homme et se cambre, bouge avec fluidité, impose un rythme lent, régulier. Musique quasi muette des corps-tambours, peaux tendues qui se percutent.

La faible lumière éclaire une cuisse, une hanche, une partie de la taille, étroite, la naissance d'un sein et le bras droit de cette demi-amazone, qui accroît sensiblement, régulièrement, la vitesse de ses mouvements, jusqu'à se démener sur sa monture. Un livre et un stylo traînent encore à côté d'elle. Un iPod mis en veille. Dehors, les Rolling Stones jouent sept secondes.

De l'homme on ne voit que les jambes, trop blanches, presque phosphorescentes, inégalement poilues, et les mains qui agrippent et palpent les fesses de sa partenaire. Voiture qui passe – « beg, I remember you said, sometimes it lasts in love but sometimes it hurts instead » – en trombe. Près du lit, une fenêtre aux rideaux indomptables permet d'entrevoir des cercles et des carrés illuminés; une géométrie formée de lampadaires et de pièces intimes où l'on s'agite.

La femme a le dos souple; elle élève le haut de son corps sur ses bras raides, bouge son bassin avec véhémence sur celui de l'homme. On devine sa poitrine qui sautille devant les yeux de l'homme. Publicité radiophonique. Klaxons insistants. Départ sur chapeaux de roues. Elle gémit. De petits cris aigus. Agrippe les draps blancs déjà tachés. Une adolescente dehors gueule : « Fuck you! (rires éméchés) sérieux, tu me fais chier! » La femme relâche sa tête en un soupir, la relève, consciencieuse. Râle. Ses cheveux suivent chacun de ses mouvements, caressent le torse et le visage de l'homme sous elle. Des voix indistinctes montent de l'abribus; on parle fort au téléphone, d'une voix traînante et ivre. Après un moment, la femme devient agressive,





grogne comme un petit animal fruste. Bruit de freins. Rigodon, suivi de près par Céline la nasillarde. Moteurs ronronnant. Quelques secondes de répit, puis un vers pitoyable grommelé par Éric Lapointe. Sérieuse, la femme se redresse tout à fait et s'assoit sur l'homme. Les mains de celui-ci quittent aussitôt les fesses pour s'agripper aux seins. Les hanches larges de la femme tressautent à chaque mouvement. Sa chevelure lui danse sur le dos, puis s'immobilise. Voix indistinctes. Miaulements d'effroi.

Arrêt subit du coït. La femme a cessé de gémir. Elle se penche vers l'oreille de l'homme, puis semble hésiter. *Abribus bis* (voix ivres). Tentant de ne pas retirer d'elle le sexe de son partenaire, elle se penche sur le côté gauche en s'appuyant bien, et allonge le cou pour regarder par la fenêtre. Accordéons en délire, musique techno et basses fréquences. Parvenue à se hisser jusqu'au cadre, la femme sursaute et pousse un cri aigu, puis se jette en bas du lit. Silence essoufflé.

Pour le sans-abri bedonnant de Côtes-des-Neiges, le spectacle porno vient de se terminer.

Queen-Mary continue son tapage.



Catin

Amélie Hébert

tes lèvres pulpeuses de matière animale
le gras se fond dans tes tissus
et coulent ici sous tes yeux
les scènes d'un ménage exécrable

ma vie se décore dans ton regard
mille exclamations se réclament
d'un ennui soudain rose bonbon
les confettis volant hors de ta bouche

fais-moi, fais-nous tous oublier
les sourires ligotés dans un verre vide
le feu de tes subites algarades
tes regrets noyés dans la cendre

poupée de porcelaine, tu es lasse
des vœux jamais exaucés
et des couleurs qui s'estompent, tôt ou tard
comme les visages exsangues des amants

tes petites mains jointes, en désespoir
causent d'un passé où tu sortais nue
exhibant avec audace, criant avec fracas
la fin d'une obéissance



Incube

Marie-Jeanne Bérard

D'abord, il pose ses genoux anguleux au coin des miens, il les plante comme des clous dans le matelas, puis, de ses cuisses dures, il coince les miennes en étau. Je ne bouge pas. Très doucement, les deux saillies osseuses de son bassin viennent s'appliquer en symétrie sur les miennes, pratiquement sans pression, deux points de satin froid apposés sur ma peau. Son ventre musculeux s'allonge sur le mien, comme un pesant sac de pierres, qui m'opprime et m'immobilise – mes organes doivent se taire sous son poids. C'est alors que ses côtes amples et pointues s'encastrent dans les miennes; mes poumons reculent, déférents. Sa gorge se glisse soyeusement contre ma gorge, et nos gorges mêlées me donnent l'impression de serpents qui s'accouplent silencieusement. Nos gorges, c'est le seul point de contact de nos corps que je pourrais aimer, mais je ne l'aime pas. Parce qu'ensuite il couche son visage à travers le mien.

Il trempe son visage dans le mien comme dans une bassine d'eau. Je subis cela. S'il bouge, la surface de mon visage se défait et ondoie comme un étang trouble. Je préfère qu'il ne bouge pas, je l'accueille passivement. Son visage, l'envers du mien, plonge dans le mien, en occupe tout l'espace. Ses oreilles m'emplissent les joues, son nez frôle le fond de ma boîte crânienne, ses cheveux ruissellent sur mon nez et mes lèvres. Lui garde les yeux fermés, parce qu'il dort – en principe, nous dormons dans cette position-là – et parce qu'il n'y aurait rien à voir : dans mon crâne, c'est la plus pure des nuits, parfaitement noire, muette comme les fonds marins. Ses lèvres, délicatement retroussées, effleurent ma plus haute vertèbre cervicale. C'est un peu comme s'il y posait, des heures durant, un baiser des plus légers, des plus insoutenables.

C'est ensuite au tour de sa poitrine de s'enfoncer dans la mienne. Ses mamelons engouffrent mes seins, mon cœur effarouché menace d'exploser, puis s'accorde aux battements du sien; son cœur tyran





soumet le mien, le dévore, se l'adjoint. Un cœur terrible et brûlant occupe nos poitrines imbriquées. Sous sa masse, mes poumons se compriment avec humilité, s'étalent dans mon dos, se gonflent avec labeur, s'affaissent comme une voûte s'effondre. Ils collectionnent de minuscules poches d'air qui ne sont que souffrance et qu'ils relâchent aussitôt. Bientôt, la respiration m'apparaît contre nature, l'étouffement plus sage. J'anticipe, alors, que ce soit lui qui se mette à respirer.

Il baigne en moi. Je suis déjà à moitié eau, du crâne au diaphragme. Nos jambes entrelacées ont durci comme des racines et n'intéressent personne. Il baigne, immobile, dans ce bassin complaisant que je suis. La bouche appuyée au sommet de ma colonne vertébrale, comme au bout d'une savoureuse paille, il dort.

Puis je le sens : inspiration fraîche, comme mentholée, expiration onctueuse et ardente, dans ma moelle épinière, comme un fluide qui monte et descend le long de mes vertèbres, des cervicales aux sacrées, des sacrées aux cervicales. Il respire dans moi, dans ma moelle épinière, tout en dormant. Au sommet de ma colonne, où ma vertèbre frémissante accueille sa respiration, l'alternance du chaud et du froid aiguillonne mes nerfs. Mes mâchoires se tendent dans un désir de mordiller ou d'embrasser, mais je ne bouge pas. Au bas de ma colonne, sa respiration coule et reflue dans un tendre va-et-vient de marée, d'une tiédeur absolue et affolante, oui, affolante, car jamais je ne m'étais attendue à ce qu'une tiédeur puisse être à ce point veloutée.

Sans poumons que les siens, sans cœur que le sien, ce que je suis encore loge dans mon bas-ventre, où mes organes engorgés de sang s'échauffent et l'appellent et veulent l'aspirer. Son sexe, que je reconnais près du mien, est dur et neutre, comme du bois. Mon corps bouillant voudrait qu'il en soit autrement, mais c'est dans l'âme qu'il me pénètre! C'est dans mon âme qu'il se couche, flottant dans les eaux de mon crâne et ma poitrine vides. Il y dort, immobile, et mon âme sûrement l'enrobe d'un rêve serein, d'un rêve qu'il aime, car juste avant de me quitter, à l'aube, il m'embrasse les os.

Et c'est depuis que j'ai quatorze ans qu'il vient, presque toutes les nuits, dormir en moi, qu'il me visite sans chuchoter mon nom, sans me montrer ses yeux, sans s'intéresser à rien de ce que je pourrais appeler *moi*.



Ténébrisme

Alexandre Roy

I

M'assoupir dans le berceau floral pénétrant les cavités.
Parasites dans la plaie. Dormir dans l'essence des bois humides.
Rêver aux sommets instables, excréter la branche médiane, la
stagnation.
Épouser la gravité, m'émouvoir face au vide tombant. Et tomber.

Dans la grande cité, dans l'immensité, pour m'émanciper.
Contre l'écorce qui brûle. M'y écorche et hurle.
À rebours de l'arborescence. Tomber mais
Ralenti, palpé, caressé, fouetté, par ton feuillage. Sombrier.

Dans la peur du noir... m'enfonce.
Vers le fond des choses... m'y morfonds.
Au gras du sol... noyé dans la boue.
Où s'empilent et copulent les déjections des arbres.

À rebours.
Vers l'autre soleil.
Croissance occulte. L'envers de la vie.
Celle qui survit à l'étreinte mortelle de la Terre.
Transperce son épiderme, s'éparille dans ses entrailles et prolifère.
Anonyme...



II

Princesse florale des fonds infinis des forêts
Être léthal m'immerge dans sa perfide aura.
Tyran forestier, maître végétal.
Labyrinthe de courbes corrompues.

M'incite au frottement fatal.
Épines hormonales provoquent
L'air noyé de fiel gras, ma mort visqueuse.
Soif insatiable de tes phéromones, ta courbe empoisonnée.

M'unifier t'inhaler,
M'écouler dans tes fluides.
Mon sang, ta chlorophylle.
Mes veines nouées à tes ronces.

Voir tes épines de trop près... mes iris enflés.
Élargir mes orifices, creuser mes cavités.

Tes racines desséchant ma carcasse cristallisée.
Tes herbes folles sur ma tombe,
Ta folie... ma mort.

III

Dans les entrailles du globe sylvestre. Captif des bois sans orée.
Parmi ces fous qui perforent l'écorce, surplombent le ciel et fracturent
[les hémisphères,
Disloquent la Terre tuméfiée, broient ses fragments de leur étreinte
[racinaire.
Forêt maligne pigmente les ténèbres interminables du vide sidéral.
M'écrasant.

Porté par ta démesure, hissé vers la cime des arbres, ma cible.
M'extirper de l'abîme, survoler mon vertige, rire de la gravité.





Atteindre la cime des arbres, enfouie sous les arbres.
Tes racines enchevêtrent tes branches, des forêts et des forêts sur tes
feuilles.

Arbres fous, chênes déchaînés, saules rieurs-cinglés, déviants-fous,
Perfides, féroces, monstres. Lianes aliénées, folie des forêts perforées.
Fougère virulente, sème la pandémie, récolte l'hémorragie mondiale.
Jungle immonde, monde ignoble frustré, tué, violé par l'arborescence...

Clair-obscur... m'emporte dans l'allégresse, me malmène dans la
haine.

Clair-obscur... mon âme manichéenne.

Clair-obscur... dans la forêt sans clairière.

Ténébrisme... sublime éclat précédant la noirceur éternelle.



Poème à Russell

Mayra Bruneau Da Costa

je me demande où vont les souvenirs lorsque quelqu'un meurt
je me demande si de l'autre côté de la couche d'ozone
là où la gravité n'existe plus
je me demande s'il flotte dans l'air
une multitude de petites boîtes
de toutes les couleurs
remplies des souvenirs de ceux que l'on a perdus
de ceux qui se sont égarés

je me demande combien de ces petites boîtes contiennent mon sourire
combien de sourires contient chacune de ces boîtes
combien de sourires contiennent toutes ces petites boîtes
et si on les ouvrait toutes, combien de bonheurs en sortiraient
dis-moi, je me demande?
est-ce l'errance des âmes de ceux que l'on perd qui crée le vent?
est-ce que la mort est une forme d'apogée?
arrive-t-elle à un moment déterminé par le vent?
est-ce que l'on meurt lorsque notre petite boîte, quelque part
de l'autre côté de la couche d'ozone, là où il n'y a plus de gravité
est complètement remplie de beaux souvenirs?
est-ce que ce sont toutes ces petites boîtes
de toutes les couleurs
que l'on appelle les étoiles?

et si jamais toutes ces questions
arrivaient jusqu'à toi
tu ferais briller
cette petite boîte
qui est la tienne

par-delà les temps
peu importe où tu te trouves
je regarderai le ciel
en attente d'un sourire



Nous n'aurons pas su être libres

Karianne Trudeau

J'ai un imaginaire de fin du monde. Je ne sais pas combien de temps, combien de guerres on se fera avant que les poussières de cigarettes ne soient plus que de petites cendres de nous deux. Des guerres d'artillerie légère, où on se plante des couteaux à confiture dans les aortes, où je te crie de ma tranchée qu'Habitant en fait de la bonne, que l'épicerie est au coin de la rue, que ça demanderait juste un peu plus de temps, un peu moins d'effort, et que tu pourrais beurrer ton pain blanc, ton pain aux grains pas entiers, aux grains un peu comme moi à qui il manque quelque chose, autrement qu'avec des petits bouts de cœur de fille fragile qui fermentent dans leur jus rouge pas de pectine. Je me trouve dégueulasse, mais j'ai quand même rangé tous les couteaux, les petits et les gros, dans une armoire secrète. Au cas où.

Des fois, quand tu n'es pas là, je prends l'autobus, le métro, et je vais partout pour n'aller nulle part et j'espère toujours que tu seras où tu n'es jamais. Les reflets des gens dans les vitres du métro sont fuyants. Flous. Fantômes périssables du quotidien. Le soir on se retrouve et je te raconte la vie de ceux qui ne sont pas moi. Qui ne sont pas nous. Ça te fait rire et moi ça me fait survivre, tout s'équilibre. Il y a quelque chose de doux dans la mélancolie des jours heureux.

Le printemps est plein de lumière. Mais je sais qu'on brûlera peut-être du trop de soleil lorsqu'il en manquera. Alors je ferme les yeux fort, fort, fort, à les plisser, à les faire rentrer par en dedans, parce que j'ai peur de ce que je pourrais ne pas voir s'ils étaient ouverts. Un vertige. Même pas de hauteur, peut-être de profondeur, d'être trop loin en dessous de nous, toujours. Sur mes murs : comme des traces d'oiseaux échoués dont on ne pleure pas la disparition. Qui n'empêchent pas de continuer à ne pas vivre.





Et un matin, plus noir que le silence de mes cris, il aurait suffi d'un « tout ira bien ». En l'attendant : l'omniprésence de ton absence que rien n'arrive à camoufler. Une grande, grande vacuité, avec rien pour l'habiter.

Je me suis fait du thé de toi. Une infusion de réminiscences un peu pâles. Et ça goûtait un peu ta peau. Et ça goûtait un peu amer.





Le cercle des fermières

Extrait d'une création collective en chantier

Miriam Bolduc, Émilie Coulombe

1.

Lise et Elliot ont 15 ans. Elliot court. Lise tente de le rattraper.

Elle crie.

Elliot s'arrête.

LISE

Si je courais plus vite, je t'aurais rattrapé. Heu, non, les si mangent les rais... Si j'aurais? Si j'avais couru plus vite?

ELLIOT

T'aurais peut-être pu v'là deux mois. Mais ce mois-ci... bonne chance.

LISE

J'aurais pu si je courais plus vite. Si j'avais couru plus vite? (*Pour elle-même.*) Jeanne, maudit!

ELLIOT

On s'en fout, tu pourrais pas me suivre ce mois-ci.

LISE

Je t'aurais rattrapé, je t'aurais arrêté pis je t'aurais forcé à me voir un peu.

2.

Retour en arrière.

Lise a 7 ans. Sa sœur Jeanne en a 13.

JEANNE

J'ai vu deux originaux cette semaine.

LISE

On dit deux originaux.





JEANNE

Non, parce que je les ai pas vus la même fois. (*Lise est perplexe*). Le premier c'était dimanche, devant le char, papa a donné un coup de roue pis on a failli se ramasser dans le fossé. Un orignal.

LISE... deux orignaux, c'est ça la règle, un animal, des animaux...

JEANNE *la coupe*.

Le deuxième c'était hier dans un petit boisé entre deux stationnements à Ste-Marie-de-Beauce. Pauvre p'tit. Il avait l'air pas mal perdu. Un autre orignal, énorme et apeuré. Tu vois? Ils étaient pas ensemble, les deux, c'était pas une équipe, là. C'était deux originals vus séparément.

LISE

T'es sûre? Parce que la maîtresse nous a dit que ça se dit pas...

JEANNE

C'est une exception. Tu vas sûrement l'apprendre dans les prochains jours. Faut apprendre les règles, pis après on apprend les exceptions. Là tu le sais d'avance, es-tu contente?

LISE fait signe que oui avec fierté.

3.

Sonnerie de téléphone. Fortunée, 15 ans, répond.

FORTUNATE

Allô?

LISE

Est-ce que je pourrais parler à Fortunée, s'il-vous-plaît?

FORTUNATE, *toujours aussi blasée*.

C'est moi.

LISE

...

FORTUNATE

Allô Lise. Pourquoi tu m'appelles?

LISE

Pour prendre de tes nouvelles.

FORTUNATE

Juste ça?





LISE

Ben là, on s'est pas vues depuis deux jours... Il y aurait pu se passer quelque chose.

FORTUNATE

Non. Rien.

Long silence.

LISE

Je me suis fait un ami l'autre jour.

FORTUNATE

Qui?

LISE

Je le connaissais déjà... mais c'était pas vraiment... t'sais mon ami.

FORTUNATE

C'est qui?

LISE

Je l'ai rencontré autour de ma maison. Il courait. T'sais, il s'entraîne pour le marathon... mais en rond. Faque, dans le fond, il tournait.

FORTUNATE

Coudonc, c'est tu ton...

LISE

Oui... on peut dire ça comme ça.

FORTUNATE

C'est qui?

LISE

L'autre jour il m'a dit qu'il avait une maladie.

FORTUNATE

Une maladie! Quel genre de maladie?

Petit malaise.

LISE sort un papier et le lit.

L'anémie falciforme.

FORTUNATE

C'est quoi? C'est tu contagieux?

LISE

Ça doit pas. C'est dans son sang. C'est comme une malformation des globules rouges.





FORTUNATE

Qu'est-ce que ça fait?

LISE

Ça fait qu'il change son sang à tous les mois.

FORTUNATE

Toute son sang?

LISE

Ouais. Toute au complet.

FORTUNATE

Il le prend où?

LISE

Ben à l'hôpital, là. Il y a des gens qui donnent faque ça fait une grosse réserve.

FORTUNATE

Genre des barils de sang?

LISE

Je sais pas s'il y a des barils... moi j'ai juste vu des petits sacs.

FORTUNATE

Mais les gens qui donnent leur sang... c'est tu parce qu'ils sont morts?

LISE

Non. Ma mère, elle en a déjà donné pis elle est pas morte.

FORTUNATE

Faque t'es certaine... que c'est pas contagieux cette maladie-là?

LISE

Ben là, j'espère... on s'est embrassés.

FORTUNATE

Ah ouais! C'était comment?

LISE

Rude. Il s'était pas encore pratiqué ce mois-ci.

FORTUNATE

Lise, c'est qui?

LISE

Elliot.





4.

Les retours à la ligne marquent des changements d'intention.

ELLIOT, *d'un débit très rapide.*

J'ai l'anémie falciforme et je suis marathonien.

Ça n'a pas la syphilis ni d'allergies majeures.

Ça n'a pas le paludisme pis ça ne prend pas de drogue.

Ça n'a pas le cancer pis ça ne s'est pas rendu au Moyen-Orient dans la dernière année.

Ça n'a pas bu de lait, surtout pas du 3,25 %, au cours des dernières vingt-quatre heures.

Ce n'est pas toxicomane ni moins gros que cent dix livres.

Ça ne s'injecte pas d'insuline ni le sida.

Ça n'a pas été percé ou tatoué pis ça n'a pas accouché dans les six derniers mois.

Ça n'a pas mangé beaucoup dans les dernières vingt-quatre heures.

Ce n'est pas homosexuel, ou ça l'était avant 1977. Ça n'a pas mal à la gorge.

Ça n'a pas mangé de beurre dans les dernières vingt-quatre heures.

Mais.

Un temps.

Ça a donné.

Un temps.

Souvent, ça a triché aussi. Ça s'est dit pis s'est répété que l'important, c'est de participer, pis ça ne s'est pas formalisé, surtout pas, de me shipper du sang pollué.

Un temps.

Ça le fait au nom du devoir civique.

Ça le fait pour aider sa patrie, pour maintenir le niveau de la réserve de sang collective.





Ça le fait, je sais pas... pour préserver des espèces rares, pour l'image patriotique... ou peut-être juste parce que c'est donc valorisant de se répandre partout.

On retrouve Elliot main dans la main avec Lise.

ELLIOT

Quoi?

LISE

Rien.

ELLIOT

Pourquoi tu me regardes de même?

LISE

...

ELLIOT

Allez!

LISE

T'embrassais mieux le mois passé.

*Elliot ne sait plus quoi dire. Silence. Un temps.
Un souffleur surgit alors sur scène.*

SOUFFLEUR *chuchote.*

Le mois passé, j'étais faible. (*Elliot répète à voix haute.*)

Je manquais d'eau et de globuline. (*Elliot répète à voix haute.*)

Mais j'avais trop de substances alimentaires. (*Elliot répète à voix haute.*)

Sûrement un donneur épais qui avait mangé du beurre. (*Elliot répète à voix haute.*)

ELLIOT

Je suis habitué d'éviter la ligne droite parce que je ne sais pas regarder en avant.

Je cours en rond. Ça me permet de deviner mon chemin.

C'est cyclique, mon affaire, jamais tout de go, souvent exagéré, pis toujours à recommencer.





Un temps.

Je change de carburant au mois.

Mais je n'arrête jamais de courir. Même quand je ne suis pas capable de courir.

Des fois, je parcours huit tours de piste. D'autres fois, trois.

Il m'arrive de courser contre les trains, les bateaux et les chevaux.

Ceux qui tournent en rond, bien sûr.

Mes victoires dépendent de ce qu'on me donne : de l'ordinaire ou du super.

Le mois passé, par exemple...

Elliot hésite. Silence. Un temps.

SOUFFLEUR *chuchote.*

Le mois passé, j'étais fort. (*Elliot répète.*)

J'avais des nutriments à profusion. (*Elliot répète.*)

Sûrement un donneur qui avait des problèmes d'absorption intestinale. (*Elliot répète.*)

ELLIOT

Tu m'énerves tellement, câlisse.

LISE

C'est quoi ton hostie de problème, Elliot? On dirait que t'es dans tes SPM.

ELLIOT *pleurniche.*

Tu le sais que t'as pas le droit de me dire ça.

T'as pas le droit de me parler de SPM. Tu peux pas comprendre.

Silence. Un temps.

SOUFFLEUR *chuchote.*

Le mois passé...

Un temps.

Le mois passé, j'étais pas mal émotif. (*Elliot répète à voix basse.*)

Je pétais les plombs à rien pis je me mettais à pleurer comme une petite fille. (*Elliot se retourne et se tait.*)





ELLIOT

J'ai une dystonie multifocale, mais encore plus du cou, et je suis toujours à l'hôpital.

Je fais pitié, dur pis toujours marche arrière.

J'en développe même des blocages.

Ça me dit d'arrêter de forcer pour débloquer, mais ça oublie toujours que mon réservoir de volonté dure juste un mois.

Ça peut, ça a le choix de revenir six fois par année.

Moi, je dois, j'ai pas le choix, y aller douze fois.

Ça m'étend, je me couche pas.

Ça m'étend sur une chaise, pis ça me vide de moi en me remplissant de ça.

Quand je reviens de ma transfusion, je change mes meubles de place, je modifie mes mots de passe, je me crée un nouveau programme d'entraînement

... pis ma blonde change de chum.

Je suis un homme SPM.

Sûrement un des rares sur la planète qui comprend à quel point c'est chiant de se faire rappeler que ses fluides ont une influence sur lui.

Le mois passé...

Elliot hésite. Silence. Un temps.

SOUFFLEUR, *en direction d'Elliot.*

Mais tu te rappelles quand même.

Des plans de match de tes 7 ans.

De tout ce que t'as pas pu accomplir parce que t'as pas de vitesse de croisière.

ELLIOT *et le souffleur en chœur.*

Ça te rappelle quand même.

Ce que t'étais capable d'accomplir avant.

Tes anciennes vitesses qui ont fané.

Ça te rappelle quand même.

Que t'as pas de moi.

Que t'es une aire communautaire qui ne repose pas en paix.





Délirium

Feuilleton

Alexandre Roy

I - ROBIN GRADUNEZ

« Appelez-moi Robin Gradunez », dis-je à ceux et celles que je rencontre à l'occasion. Ce ne sont pas là les paroles que j'aurais dites à ma mère, le jour de ma naissance, si j'avais su parler. J'aurais plutôt dit : « Appelle-moi Roby Colbane, Jack Ridler, Woody Goodman, Mardy Gaylord, Banane Strangelove, peu importe, mais pas Robin Gradunez. » Enfin, je n'y pouvais rien. Je me suis donc appelé Robin Gradunez. C'est d'ailleurs toujours mon nom aujourd'hui.

En dépit d'un tel nom, je considère m'en être bien tiré dans la vie; j'ai su faire comme tout le monde. Enfin, c'est-à-dire que j'ai su faire comme monsieur-madame-tout-le-monde. J'ai judicieusement refusé la voie de la célébrité qui ne convient guère aux mal-nommés. Cela dit, je travaille et je me suis reproduit avec une femme qui partage mon modeste appartement. Ma petite famille m'aide à supporter le poids social d'un nom aussi marginal. Je les adore inconditionnellement. Il y a ma femme, Marie Gradunez, ma fille, Robine Gradunez, mon fils, Robinson Gradunez, et notre chien, Nonos Gradunez. Nous sommes une famille heureuse. Enfin, je le crois. Chose certaine, Marie n'a jamais dit le contraire. Les enfants non plus, même s'ils pleurent à l'occasion. Tous les enfants pleurent; les miens sont donc normaux. À quarante ans, j'ai une famille, une famille heureuse, une femme qui m'aime, un emploi stable, bref tout ce qu'il faut à un homme pour être heureux. Mais suis-je heureux pour autant? Je me suis toujours dérobé devant la question.

Nous sommes citoyens d'une ville dont j'ignore l'étendue. Je ne sais qu'une chose : elle est grande, si grande que je n'en ai jamais vu le bout. Il est vrai que je ne me balade pas beaucoup. Il y a des gratte-ciel à perte de vue.



Six heures tapantes. Comme d’habitude, le réveille-matin s’acharne contre mon sommeil, en vient facilement à bout. Cet appareil devrait s’appeler un réveille-Robin. Je tends le bras à tâtons pour mettre fin à sa tonalité stridente, désormais inutile. C’est le moment où j’applique sur la joue de ma femme, toujours endormie, un baiser routinier. Marie ne sent pas très bon, le matin. Je l’embrasse tout de même. Il faut bien embrasser sa femme, non?

Longtemps, je me suis questionné sur les causes possibles de cette puanteur matinale. Or, c’est tout récemment que j’ai résolu l’énigme : Marie s’efforce de sentir mauvais. Cette odeur est préméditée. Je le sais, car je l’ai entendue se lever aux petites heures du matin, la semaine dernière. Elle me croyait endormi, mais j’étais tout ouïe. Elle s’est donc levée, mais ne s’est pas rendue à la salle de bain! Autrement, j’aurais entendu le bruit de la chasse d’eau. Or, pourquoi se lève-t-on en pleine nuit, si ce n’est pour soulager une pressante envie? Je l’ai plutôt entendue s’adresser à Nonos. Ici, on conviendra comme moi que tout concorde. Marie s’est levée afin que Nonos lui lèche le visage dans le but précis de le rendre nauséabond. C’est ce qu’elle fait toutes les nuits, car elle souhaite m’accabler de sa puanteur à mon réveil. S’il reste encore des sceptiques, ils doivent se demander : « Mais pourquoi ferait-elle ça? » Simple. Enfantin. C’est une femme dévouée, une tendre épouse! Elle s’efforce d’être répugnante dans le noble but d’aider son petit mari à quitter le confort du lit, ce qu’il peine à faire aux aurores. Ma tendre moitié sait s’y prendre avec moi.

Donc, grâce à elle, je me lève sans regret et j’enfile un pantalon noir, du même noir que la chemise dont je viens de me vêtir. Suit de près mon déjeuner composé, comme toujours, de flocons d’avoine saupoudrés de sucre brun; ce même sucre aidé d’un soupçon de crème atténue l’amertume du café velouté que je bois à petites gorgées, entre deux bouchés. Sous la table, Nonos recouvre délibérément mes bas noirs de ses nombreux poils beiges. Enfin, c’est sans importance puisqu’ils seront bientôt cachés par les chaussures que j’enfilerai avant de sortir. Je suis astucieux, je pense à tout.

Un quart d’heure a passé depuis le déjeuner, ou environ. Je marche sur le trottoir et je ne pense à rien tandis que s’écourte la distance qui



me sépare de mon arrêt d'autobus. Il fait gris ce matin, sans compter qu'il pleut. Les nombreux gratte-ciel obstruent le ciel, aidant les nuages à assombrir le matin. Une pensée remplace alors le néant qui logeait dans ma tête depuis que j'ai quitté l'appartement. J'aimerais pouvoir m'élever, escalader l'un de ces édifices qui transpercent les nuages pour aller gratter le ciel. L'usine où je travaille se situe au rez-de-chaussée, au ras du sol. Cela ne me plaît guère. Pour m'y rendre, je marche quelques minutes sur le boulevard Maurier où je prends un autobus qui me dépose deux kilomètres plus loin sur la même rue. Cela ne me plaît guère non plus. La ville m'entoure, je sens l'appel de son infinité qui me tiraille, me violente. J'ai besoin d'exploser, de m'émanciper!

« Mot de passe », demande la voix mécanique de l'autobus qui me bloquera l'entrée tant que je n'aurai pas répondu d'une voix presque aussi mécanique que la sienne : « Taon carnassier ». Ma réponse articulée déclenche le mécanisme d'ouverture des portes. J'entre et m'installe sur un des rares sièges encore libres. L'autobus est programmé pour suivre automatiquement son itinéraire. Il me mène à destination en quatre minutes. Toujours pareil...

« Mot de passe », exige alors la voix automatique du feu de circulation qui m'interdira le passage tant que je n'aurai pas prononcé : « Blatte putréfiée ». Je m'exécute, à la suite de quoi le décompte me séparant du moment où je pourrai franchir la route s'enclenche. Une fois de l'autre côté, je livre le prochain mot de passe, « thorax palpitant », et je franchis la porte de la compagnie Cordes et fils qui m'a embauché voilà déjà près de vingt ans.

Je suis préposé à la production de cordes. Durant près de dix heures, tous les jours, je suis posté devant une longue machine qui entortille entre elles plusieurs fibres de verre de manière à ce qu'il en résulte une corde unique. Ma tâche consiste à intervenir manuellement lorsque la machine génère des nœuds imprévus. Cela se produit, en moyenne, une dizaine de fois par jour. Au fil du temps, cet emploi m'est devenu exécrable. J'ai tranquillement cultivé de nouvelles ambitions. C'est pourquoi j'ai demandé un entretien avec mon patron, Monsieur Thompson, qui me l'a accordé ce matin. Je me présente donc dans son bureau, animé d'une fébrilité inhabituelle. C'est un lieu que j'ai rarement visité, malgré mes presque vingt ans de bons et loyaux





services. Sitôt entré, je suis aveuglé par un violent éclairage au néon. Lorsque ma vue s’y accoutume, j’aperçois une dizaine de peintures accrochées aux murs. On y voit, représentés dans toutes sortes de contextes et d’esthétiques, des cordes et des fils. Je m’attarde sur un tableau baroque de Pirandello qui représente le mythe du fil d’Ariane. Sur un mur perpendiculaire, un petit tableau issu du fauvisme laisse voir, au premier plan, une grosse corde en chanvre vert fluo et mauve-brun. Face à moi, installé devant un imposant bureau, mon patron, qui lui ne ressemble en rien à une corde, me toise. Il s’agit d’un gros monsieur moustachu dont le visage tout en relief est surchargé de cernes profondes, autant de cavités graisseuses; le genre d’homme qui s’est levé un matin en se disant : « C’est décidé, moi, dans la vie, je produirai et vendrai des cordes. » Je constate alors qu’il sort et rentre négligemment son pouce dans le creux de son poing, à répétition. Aussitôt, je saisis. Le pouce, c’est moi; le poing, c’est lui. Par ce geste, Monsieur Thompson veut me faire comprendre, symboliquement, qu’il est LE patron. C’est lui qui m’a permis d’entrer dans sa compagnie, et il est de son pouvoir de m’en faire sortir, dès lors que je ne réponds plus à ses exigences. Cette mise en garde me dépouille de toute mon assurance.

– Bien, assoyez-vous Gradunez, ordonne mon patron avec mauvaise humeur. Je vous serai gré d’être bref et concis. Je rencontre le PDG d’une fabrique de nœuds d’ici trente minutes. Je n’ai guère de temps pour vous.

– Je... j’ai... j’y...

– Vous, vous avez, vous y quoi? répond Monsieur Thompson en secouant sa grosse tête molle, m’envoyant au visage plusieurs gouttes de sa sueur grasse et quelques postillons.

– Monsieur Thompson... Voilà près de vingt ans que je me consacre corps et âme à la noble cause qu’est la fabrication de cordes. Depuis tout ce temps, vous et votre entreprise m’avez permis de pourvoir aux besoins vitaux d’une famille dont les membres, j’en suis sûr, sauraient vous charmer.

– Allez droit au but, Gradunez!

– Oui, Monsieur Thompson. Aujourd’hui, je crois avoir appris de la corde tout ce que la corde pouvait m’apprendre. Or, vous savez, je suis en quête perpétuelle de nouveaux défis. J’aspire au changement et





j'estime pouvoir faire tellement plus pour vous...

Monsieur Thompson m'intimide, me fait hésiter. D'un haussement de sourcil percutant, il me somme d'enchaîner.

– J'ai appris le congédiement récent de Monsieur Swallow. Or, n'ayant vu aucun nouvel employé à l'usine depuis, j'ai supposé que son ancien poste à la production de filets était toujours libre. Je... J'admets ne pas connaître grand-chose aux filets...

Je m'interromps de nouveau, ce qui pousse l'exaspération de Monsieur Thompson à son apothéose. Mon cœur bat la chamade. Mais tout à coup, je sens naître quelque chose en moi, comme une passion subite, une inspiration imprévue. Je reprends.

– Mais n'est-ce pas là l'évolution naturelle de la corde? La corde, unidimensionnelle, n'est-elle pas prédestinée à s'élargir dans une deuxième dimension, une bi-dimensionnalité typiquement cartésienne? J'ai passé vingt ans, Monsieur, à défaire des nœuds. Je connais les nœuds aussi bien que la corde. N'ai-je pas tout ce qu'il faut pour maîtriser le filet? Si vous n'êtes pas convaincu, prenez-moi à l'essai une semaine et vous verrez. Je vous garantis que vous ne le regretterez pas!

– Je regrette. Navré, Gradunez.

La suite du discours de mon patron se hachure dans mon esprit que ces premières paroles ont dévasté. Je discerne, tout de même, certains fragments : « coupes de budget... augmentation de la taxation des entreprises... coupes de personnel... Vous avez cinq kilomètres de corde à produire aujourd'hui. Qu'est-ce que vous attendez, nom de Dieu? Hors de mon bureau! »

Tous les espoirs que j'entretenais ces derniers jours viennent de s'écrouler. Je me traîne péniblement vers mon poste de travail. La journée sera longue. Longue comme une corde. Corde avec laquelle je me pendrais volontiers...



Médée-Turcotte

Marc-André Lapalice

Guy Turcotte porte une robe, des boucles d'oreilles en or et une perruque de longs cheveux noirs. Il est assis à la barre d'un tribunal, menottes aux mains, et il regarde le sol. Il pleure. Du mascara coule le long de ses joues.

JOURNALISTE / CORYPHÉE

À Corinthe,

le vendredi 20 février 2009,

après avoir couché les enfants

à l'étage :

« Médée va et vient

dans un mouvement frénétique,

portant sur son visage

les signes de la fureur et de la rage. »

Après être descendu

au rez-de-chaussée,

et avoir allumé son ordinateur portable,

le Dr Turcotte a commencé à lire les courriels

échangés entre Mme Gaston et Martin Huot,

son amant.

En apprenant la relation que sa femme

entretenait avec un ami,

le Dr Turcotte a dit :

« Je suis morte : le chant d'hyménée est venu frapper mes oreilles. »

« Un coup de masse en plein front aurait fait moins mal. »

Après cette lecture,

« Son visage est enflammé,

des soupirs sortent



des profondeurs de son être,
elle lance des cris, ses yeux sont inondés de larmes. »

Le mardi 10 février,
le docteur a appris
que les serrures
de la maison familiale
ont été
changées.

« Tu n'avais pas le droit, c'est ma maison. Tu veux la guerre, tu vas l'avoir. »

« Où me renvoies-tu?

À une exilée, tu ordonnes l'exil sans lui assigner de séjour. »

En retournant
à la maison
pour récupérer
un chandail,
face-à-face avec Martin Huot.

« T'es un écœurant. Tu m'as volé ma femme, tu m'as trahi. T'es un c*** d'hypocrite.

Tu venais chez nous, tu me faisais des gros hugs... »

C'est ce qui est sorti de sa bouche
avant qu'il le frappe au visage.

Pause, puis reprend.

Ce vendredi 20 février,
vers 18 h 27, 18 h 31,
les enfants sont couchés.
« Il se prépare
quelque chose
de terrible, d'affreux, de cruel,
d'impie.
Je vois le visage de la fureur. »





Dans sa mémoire, un souvenir du 31 décembre 2008
émerge.

« Elle dansait avec tout le monde, mais pas avec moi.
Personne n'aurait pu dire qu'on était un couple. »

Le Dr Turcotte lit les courriels que se sont échangés Martin Huot et
Isabelle Gaston.

« Ils s'aimaient, ça paraissait.

Moi,

je n'avais jamais connu un amour comme ça. »

Martin Huot est chez Isabelle Gaston

depuis le 26 janvier,

date de son départ.

« Ça me fait capoter, il a déjà pris ma place, il couche dans mon lit... »

« Que ne vienne jamais pour ces malheureux enfants

le jour

si funeste qui verrait un sang illustre

mêlé

à un sang souillé [...] »

Le docteur fait des recherches sur Internet

pour trouver

le meilleur

moyen

de se suicider

sans douleur.

« Où s'abattra le poids de sa colère? Où retomberont ses menaces?

Où cette tempête va-t-elle se briser?

Sa rage déborde.

Ce n'est pas un crime banal...

Je connais les marques de la colère qui l'habite depuis longtemps. »

« Je suis en train de boire du

méthanol

quand je me rends

compte que mes

enfants





vont me trouver
mort. »

« Calme plutôt la colère
qui soulève ton cœur,
retrouve la paix en toi
dans l'intérêt de tes enfants. »

« Les souvenirs que j'ai sont tatoués. Je me voyais allongé,
mort.

J'ai dit : Je vais les emmener avec moi. »

« Venez, chers enfants,
unique consolation d'une famille dans le malheur,
approchez, serrés contre mon sein.
Enlacez-moi de vos bras.

Que votre père vous garde sains et saufs, pourvu que votre mère le
puisse également : mais la fuite et l'exil me pressent. »

« Je me verse du méthanol,
je le cale,
je m'en verse,
je le cale...
Je me rappelle de ça. »

« De nouveau s'exacerbe ma rancœur et bouillonne ma haine;
connue de moi de longue date, Érinys vient ressaisir malgré moi ma
main;
je te suis, ô ma rage, là où tu me conduis. »
« Je n'y arriverai pas sans toi. »

Silence.

46
coups de couteau
27 pour Olivier
19 pour Anne-Sophie
et
pour toujours





cette robe
brûlante
qui lui restera collée
à la peau.

Abject, forcément abject Guy T.

Les différentes citations sont tirées de la Médée de Sénèque et de l'article « Chronologie de l'affaire Guy Turcotte », paru dans La Presse sous la plume de Christiane Desjardins. Les citations de Médée proviennent de l'édition de Charles Guittard, publiée chez Garnier Flammarion en 1997.





Le blanc, le rouge et le noir

Stéphanie Bijou

Il était terrorisé. Ivre et terrorisé. Il était assis depuis un bon moment déjà devant la feuille de papier. Le terrible cadavre d'arbre, lisse et blanc, le regardait avec arrogance, le défiant de souiller sa pâleur de quelques mots d'esprit. Il tremblait de voir ainsi tanguer sous ses yeux la page vierge et blâmait son aspect si pur, elle qui lui apparaissait comme la plus perverse des créations. Car quelle torture peut-on infliger à un esprit qui soit pire que celle de l'angoisse insaisissable, insurmontable, quasi macabre qui naît de la confrontation entre une page blanche et un cœur plein? Si plein qu'un bouchon se forme. Rien ne sort. Tout reste stocké, claustré, asphyxié contre la paroi de la cervelle.

Les mots qui le hantaient hurlaient au fond de son corps dans une cacophonie abrutissante, se percutant au crâne et rebondissant en tous sens pour faire écho jusqu'à son cœur nauséeux.

La page, calme, attendait. Torturant de sa placidité son propriétaire qui la fixait, dans l'ombre, de ses yeux creusés et noircis par la crainte.

Il se leva pour se resservir à boire. Il la sentait lui coller au dos, un étrange insecte gluant qui aurait bondi de sur la table pour s'accrocher à l'arrière de sa tête.

Les mots, les horribles mots! Il fallait les penser, les palper, les sentir, les disséquer, avant de pouvoir finalement les vomir dans une bile acide et pourtant, pourtant, si apaisante. Il se demandait pourquoi il s'obstinait à souffrir ainsi, d'une souffrance aussi abominable que nécessaire, avec pour seule fin de comprendre le sens de son être. Ne pouvait-il que se contenter de vivre, sans en connaître les motifs profonds? Bien sûr que non. Il devait rester assis ici, sagement, et placer en ordre logique et intelligible des émotions vagues comme des





spectres mais lourdes comme des enclumes.

L'ivrogne voulut détruire l'objet de ses tourments. Il se leva en s'appuyant sur sa chaise. Vertige. Il prit la feuille entre ses mains et la regarda longtemps. Elle était si mince, cette petite. Presque inexistante. Et pourtant sa présence effaçait tout le reste. Il voulut la chiffonner et la jeter, pour qu'elle souffre elle aussi de vivre une vie inutile et vide de sens. Mais il ne pouvait se résoudre à la défaite. Il ne comprenait que trop bien que s'il jetait la feuille, il se perdrait dans sa propre obscurité. Elle lui glissa des mains, s'échappa. Angoissé par ce néant qui envahissait tout, il la reposa sur la table et se rassit.

Il haïssait cette page blanche et n'avait qu'une envie : la souiller des pires grossièretés imaginables. Cracher son venin au-dehors. Il fit un geste trop brusque en voulant prendre sa coupe. Il avait l'impression d'être à bord d'un bateau. Il dérivait sans boussole vers une violente tempête et savait qu'il n'était pas prêt pour le naufrage. Cette idée lui donnait le mal de mer. Il avançait toujours plus près du cœur de l'orage, se laissant balloter par les vagues de ses idées informes, se noyant dans son verre.

Il fit un geste trop brusque en voulant prendre sa coupe. Et le fragile récipient abritant le poison qui l'avait si follement abruti chavira, répandant du même coup le peu de liquide qu'il contenait.

Et la page ne fut plus vierge.

Il regarda les gouttes rougeâtres pénétrer le papier, s'étendre. On aurait dit que la feuille saignait, comme s'il avait enfin réussi, du plus profond de son cauchemar, à blesser celle qui l'avait tant meurtri. Cette idée eut à peine le temps de germer dans son esprit que la valve scellée qui retenait le flot de ses idées céda sous la pression.

Armé de sa plume, il traça un premier trait d'encre. Puis un deuxième. Les minces fils noirs dansaient sur le papier, comme des queues de démons fouettant l'air. Son cœur dansait avec eux, l'hilarité le gagnait. Il se mit à écrire, simplement pour écrire. Le sens n'avait plus la moindre importance et se dévoilait pourtant de lui-même : bien au-delà de l'examen de conscience qu'il avait intenté, l'auteur, à travers une psychanalyse indisciplinée, martelait de toute l'absurdité de sa vie sa victime trop géométrique, trop propre, trop opposée à ce qu'il était et à ce qu'était ce monde. Cet intime manifeste le plongeait dans





un état étrange où l'orage venteux qui l'habitait avait fait volte-face. Soufflant toujours aussi fort, celui-ci le projetait maintenant vers l'avant avec une puissance égale à celle qui l'avait longtemps maintenu en arrière, tête baissée.

Où l'entendement semblait avoir perdu sa place, cet homme avait trouvé la sienne. Il écrivait : des mots, des phrases, parfois seulement des lettres, attachées les unes aux autres par des liens impossibles à deviner. Sans s'en apercevoir, il laissait s'échapper de sa gorge la longue plainte sonore de son âme trop longtemps emmurée, alors qu'il crachait des jets de mots sans sens, et parfois même sans voyelles. Il se déversait sur la feuille en exultant, se balançant entre sa jouissance d'ainsi noircir l'horrible page et son immense reconnaissance envers elle de subir ce supplice indescriptible sans broncher. Ayant perdu la maîtrise de lui-même depuis bien longtemps, il pleurait et riait tout à la fois, en se laissant bercer par l'exquise tempête qui l'absorbait.

Au comble de son excitation, il pressait si fort sur sa plume que l'encre traversait le papier, ouvrant des trous noirs dans lesquels son mal, giclant du bout de ses doigts, s'engloutissait.

L'obscur torchon prenait les allures de son maître et s'assombrissait à une vitesse folle, alors qu'inversement, celui-ci s'égayait. Irradiant, il prit son dernier verre et le jeta à la figure de sa page, qui rougit de honte devant cet ultime outrage. Gênée d'être souillée à l'extrême, l'esclave salie se recroquevilla sur elle-même dans l'espoir que, plus petite, son bourreau aurait pitié d'elle.

Mais celui-ci ne l'aima que plus fort; la violence qu'il déployait envers la feuille de papier humide se décuplait à chaque réaction de cette dernière.

Il reprit sa plume et recommença à écrire. La pièce dans laquelle il se trouvait dansait furieusement, l'encourageant dans sa démarche. Il y avait quelque part en lui une foule hurlante, fébrile de voir un condamné à mort se faire trancher la tête.

Sur la surface fatiguée, les mots se disloquaient en papillonnant, créant un macabre effet d'aquarelle que l'auteur apprécia. Il continua ainsi un moment à laisser glisser sa plume en tous sens sur le papier mouillé, qui devint presque complètement noir. Plus aucun mot n'était déchiffrable. Même le peu de sens que contenait ce non-sens avait





disparu. Il ne restait que des trous, des traces et des lettres, sporadiques et clairsemées, perdus dans cette page qui avait autrefois été lisse, lumineuse.

L'auteur prit la petite chose molle entre ses mains tremblantes et la contempla. Les yeux fatigués mais vifs, le teint fantomatique et les cheveux blanchis, il reposa doucement sa sombre création sur la table et sourit. Il se sentait plein d'amour, maintenant, pour cette douleur qu'ils avaient tous deux ressentie, tour à tour, et qui les liait l'un à l'autre du fond du clair-obscur.



En quête

Victor Costa Lima

Et voilà! Nous y sommes. Où allons-nous maintenant? Tu regardes à gauche, puis à droite, embarrassé. Tu ne sais plus très bien. Tu ne t'en souviens plus. Tu as vérifié sur Google Maps, pourtant, mais tu n'as rien pris en note, comme je te l'avais dit.

C'était à cinq minutes de la station de métro. Sept minutes, pour être bien précis.

Sept minutes, d'accord, mais, tout de même, c'est sept minutes à gauche ou à droite du métro, faudrait savoir!

Tu restes indécis. Tu regardes encore des deux côtés. Tu réfléchis. Quel chemin te semble le mieux à première vue? À gauche? D'accord. Tu tournes toujours à gauche de toute façon.

Tu restes calme. Tu fais semblant. Tu marches au même rythme que ton pouls, rapide, mais tu t'essouffles. Tu espères ne pas t'être trompé et arriver à temps.

Coup d'œil rapide sur ta montre. Tâche de ne pas te blesser.

Midi moins une.

Déjà?

Pas de panique! Une minute de plus ou de moins n'a jamais tué personne. Lui-même arrive toujours en retard. Tu es en avance, c'est certain. Alors respire et profite de ce temps chaud, anormal à ce temps-ci de l'année.

Une brise, toute timide, te rafraîchit parfois le visage. Tu es à l'ombre. Tu t'en vas rejoindre ces gens qui se prélassent sur cette terrasse.

Je suis sûr que c'est là! Regarde l'enseigne au-dessus. Non?

Non. Tu as raison. Ce n'est pas ici.

Alors, peut-être là-bas? Allez! On continue. Marche et ne t'arrête pas. Tu y es presque!

Un autre regard sur ta montre. Midi deux.

Mais où peut bien être ce foutu bistro?

Cela fait plus de sept minutes. Et ce n'est pas la première fois que tu te trompes en utilisant Google Maps, ou que cela t'envoie sur de mauvaises pistes. Ils ne font jamais leurs mises à jour à temps!

Maudite marde, midi six! Tu perds ton temps, rebrousse chemin!

À droite. C'est à droite, va à droite! Ta manie aussi d'aller à gauche!

Cinq minutes de retard, en même temps, c'est pas beaucoup. Après toutes les fois où tu l'as attendu, tu peux bien déroger à la règle de temps à autres, non? En plus, c'est ton jour de congé. Tu pourrais arrêter de courir un peu?

Voilà! Tu passes à nouveau devant le métro. Tu es du côté droit. Tu devrais le voir d'ici peu. C'est quoi le nom déjà?

Pas Rapport.

Moi, les restos branchés avec des noms qui se veulent drôles ou originaux du genre *Chez ma grosse truie chérie*, ça commence à faire! C'est mieux d'être bon parce que je commence à avoir faim. Pis c'est quel genre de cuisine, ça, *Pas Rapport*? On marche, pis on marche, pis on arrête pas de marcher. Et aucune trace de bistro sympathique en vue. Revoilà que tu t'arrêtes.

Midi treize.

« Excusez-moi, Monsieur. Est-ce que vous connaissez ça, vous, *Pas Rapport*? Un bistro? Non? Vous, Madame, ça vous dit quelque chose *Pas Rapport*? »

Regards de travers. Sourires embêtés. « Désolé. »

Merde!

Qu'est-ce qu'on fait? On s'arrête ou on continue? Es-tu seulement sûr d'être descendu à la bonne station de métro? Sinon, on a un petit problème.

J'entends des sirènes pas loin.

Bon! Tu décides quoi? C'est qu'on ne va pas y passer toute la journée, hein?

Midi vingt. Je propose qu'on continue, histoire de voir si ce n'est pas plus loin.

Marche tranquillement. Moins vite! C'est ça. Lentement. Le temps est bien plus doux...

Le coin me dit vaguement quelque chose, pas toi? J'ai l'impression d'être déjà venu un autre jour.



Regarde-moi ces pierres grises. Ne te sont-elles pas familières?

Tu n'as plus faim, tout d'un coup.

Écoute les sirènes. Où vont-elles? Et d'où viennent-elles?

Tu décides de changer de rue.

Pas Rapport. Tu t'en fous.

Tu marches à la recherche de quoi? de qui? Des sirènes?

Tu entends cet écho résonner dans les rues. Cet écho inquiétant, envoûtant. Tu te sens attiré, pris au piège. Tu marches sans autre but. Tu passes de chemin en chemin, de ruelle en ruelle. Tu revois des lieux familiers, déjà parcourus, tu ne sais plus quand ni pourquoi. Des lieux que tu as déjà visités, à des moments différents, et que tu n'imaginerais pas à ce point reliés.

Le soleil éclaire des maisons victoriennes.

C'est fou comme on ne connaît rien.

Et le bruit des sirènes se rapproche. Je vois les voitures passer. Le vent est plus fort.

Regarde tout là-haut, l'hélicoptère. Ses hélices qui font tourner le ciel.

Tu sais bien ce qui se passe. Tu sais, mais tu ne sais rien à la fois. Tu sais juste que tu diras, quand on te questionnera : « Oui, oui, j'étais là! »

Tu n'es pas le seul qui marche au son des sirènes. Toute la ville le fait. Elle est comme hypnotisée. Mais tu vois bien que ce n'est pas réel, ce n'est pas vrai. Tu as déjà vu la scène. Seulement, tu ne sais plus dans quel film c'était, voilà tout. Tu ne sais plus quel rôle tu joues.

Que faire? Suivre ou laisser faire? Faire son propre bout de chemin, ou ne rien faire du tout? Que ferait Sophie à ta place?

Rentrons chez nous.

Oh! puis non. Plus tard. Après. Il y a longtemps que tu n'as pas marché comme ça. Suffit de vouloir toujours donner du sens à tout. Est-ce donc impossible de flâner sans but? Tu es las, et tu ne veux pas rentrer chez toi, car tu as peur que Lucie te téléphone. Tu ne veux pas lui parler. Tu ne veux parler à personne. Tu veux marcher toute une journée, comme on dormirait toute une nuit. Fuir, t'échapper. Tu n'es même pas sûr de ce que tu veux.

Tu dis ne pas vouloir ce que les autres veulent pour toi, mais tu ne sais pas si ce que tu veux vient de toi.



Et regarde qui va là! Il y a longtemps que tu ne l'as vu, mais tu ne veux pas lui parler. Détourne le regard, en espérant qu'il ne te voie pas. Que vas-tu lui dire? Il ne comprendra pas.

– Hey! salut. Long time no see.

– Hey! ben ouais. Ça va?

Toujours les mêmes mots. Mêmes politesses.

– Qu'est-ce que tu fais de bon?

– Ah! ben, je me promène... En fait, je m'en vais rejoindre Louis, quelque part.

– Ah! ouais? Comment qu'il va? Ça fait longtemps que j'ai pas eu de ses nouvelles.

– Il va bien...

Vous échangez encore deux-trois phrases, puis malaise. Vous ne savez plus quoi vous dire. Et le silence plane, quand deux vieux amis n'ont plus rien en commun.

– Tu t'es laissé pousser la barbe?

– Ouais.

– Tu l'as teinte, ou bien c'est ta vraie couleur?

– Euh non. J'ai juste ça à faire, moi, teindre ma barbe!

– C'est qu'elle a des reflets roux.

– Ouais, ben j'ai un peu de noir aussi.

– Ouais...

– Ouan...

– Bon ben j'ai été heureux de te voir.

– Ouais, moi aussi.

– On se donne des nouvelles?

– C'est sûr!

Et chacun s'en va de son côté.

Tu te souviens d'une bouquinerie, pas très loin. Du moins, il te semble. Un vieux truc de livres à rabais, où tu étais tombé sur un bouquin qui avait tout de suite capté ton attention. Sur l'étagère du haut...

Il était petit, bleu foncé, format poche, presque neuf.

Il sentait l'imprimé (oui, parce que tu es de ceux qui, comme d'autres, prennent le temps de sentir un livre).

Ce livre t'a intrigué. Sa couleur, sa minceur. Un demi-centimètre



d'épaisseur. L'aspect brillant des pages, les caractères noirs qui ressortent sur le blanc... Tu connaissais l'auteur. Tu as déjà lu certaines de ses œuvres. Quel était le titre déjà?

Sommeil.

Une idée te traverse la tête. Retrouver cette librairie. Acheter ce livre. Pourquoi ne pas l'avoir fait la dernière fois?

Seulement, voilà, tu ne sais plus où c'est. Tu l'avais trouvée par hasard. Maintenant, c'est une autre histoire. Tu aurais dû regarder sur Google Maps. Tu n'es pas fait pour les choses à l'improviste.

Tu changes de rue, tu traverses. À gauche ou à droite?

À droite.

Tu montes, tu descends, tu repasses par les mêmes coins. Tu ne trouves pas. Tu espères ne recroiser personne.

Quelle heure est-il?

Quatorze heures trente.

Tu n'es pas prêt de la retrouver. Tu ferais mieux d'abandonner. Rebrousse chemin.

Quelles sont les chances pour que le livre soit encore là, de toute façon? Rentrons, le jeu a assez duré.

Tu retournes sur tes pas, mais, voilà, il est là! Lui, Louis, qui va à ta rencontre. Vous vous retrouvez, deux heures et demie plus tard.

Il ne semble pas t'en vouloir.

Il te sourit, tu lui souris. C'est à qui brisera la glace en premier. Tu es gêné, mais ne crains rien, tu peux tout lui dire. Tu sais que tu peux. Il comprendra, lui. Plus que tout autre, il comprendra. Il le faut.

Tu t'apprêtes à lui expliquer, quand tu remarques ce qu'il tient à la main.

Un livre bleu.





Étincelle

Éric Veilleux

Car c'est la logique anatomique de l'homme moderne, de n'avoir jamais pu vivre, ni penser vivre, qu'en possédé.

Antonin Artaud

S'éveiller, c'est se mettre à penser quelque chose extérieur à soi-même; celui qui s'identifie à son corps, ou à quoi que ce soit, tombe dans le sommeil.

René Daumal

J'erre dans cette nuit sans étoile. Et sans but. Toujours roulant dans ce vieux tacot abandonné par cet ancien photographe qui m'a abandonné. Tout juste avant que je n'abandonne ma job. Et que je largue les amarres.

Selon mon sens de l'orientation, je dois filer quelque part vers l'est. Enfin, je crois. La pulsion m'indique la lune. Et la lune semble m'indiquer l'est. Alors, je continue d'appuyer sur l'accélérateur, et je me gorge de tequila. Cette même tequila abandonnée par ce même photographe espagnol, ou mexicain. Enfin, je ne sais plus, excepté qu'il n'avait pas d'accent. Bref, ce type qui a quitté le journalisme jaune pour Dieu; qui a troqué le monde des mensonges pour celui des énigmes.

Je garde le pied sur l'accélérateur. Et je me déplace vers ce qui m'apparaît être l'est. Des haut-parleurs, Hank Williams chante qu'il a vu la lumière. Toujours cette musique archaïque dont tout le monde se fout aujourd'hui.

Et je me gorge de tequila. La nuit est vide. Partiellement éclairée par les phares du tacot, la route devant moi est sombre. Le ciel est dénué de ses astres. Obstrués par la pollution lumineuse. Excepté la lune, cet astre abject, faiblement voilé par l'éclipse artificielle, et qui projette à son tour un voile de mystère sur la nuit.

La grande noirceur.

De chaque côté de la route défilent ce que je crois être des arbres





feuillus, ou des champs de blé. Parfois, un panneau publicitaire interrompt l'obscurité pour présenter un hambourgeois, immense et immonde, mais qui me donne néanmoins le désir de bouffer cette merde.

TOUJOURS LA GRANDE NOIRCEUR.

Alors je me verse une longue rasade, et je fouille dans le coffre à gants. J'y trouve un sachet contenant de petits objets circulaires. On dirait des pilules. J'en avale une, et je me gorge de tequila.

Je me demande encore si je regrette d'avoir balancé mon téléphone portable par la fenêtre de la bagnole. Sans mon portable, je ne pourrai jamais téléphoner à mon patron pour lui dire que je quitte ma job. Ni que je regrette peut-être d'avoir abandonné la mission journalistique qu'il m'avait confiée. Néanmoins, mon long silence lui permettra de comprendre que je donne ma démission.

Je me demande si je me sens à l'aise de rouler à vive allure sans direction. Sans emploi. Et sans avenir. Je me demande si la bagnole contient suffisamment de carburant pour m'amener quelque part. Je me demande également si je vais réussir à me débarrasser de ces foutues questions absurdes.

Mais je sens mon corps rempli de mouvements. Et mon cerveau, d'entorses. Alors j'appuie plus fort sur l'accélérateur, et je balance hors de la voiture toutes ces questions qui tentent de me recouvrir de sécurité.

L'ombilic est coupé.

Je sens mes mains moites sur le volant. Ma vue s'alarme et se brouille : elle semble prête à crever mes yeux de visions fantomatiques. Je ne sais plus depuis combien de temps je roule.

Je crois avoir jeté la notion du temps en même temps que la sécurité.

Je garde néanmoins le mince espoir que je me rendrai au bout de la nuit. L'une de mes mains quitte le volant et agrippe la bouteille de tequila entre mes jambes. Je laisse couler un flot d'alcool dans ma gorge. Flot qui coule dans mon estomac avec une angoisse grandissante. MES TRIPES SE NOUENT. Mon poulx défonce mes tympanes. Maintenant que j'ai balancé toute impression de sécurité, il ne me reste que l'angoisse. J'ai la nausée.

Ma vision semble près de crever mes yeux de fureur.





Pour une raison que j'ignore, j'aperçois une intersection, et des feux de circulation. DANS UN PAYSAGE DÉSERT. J'arrête le tacot, sans savoir pourquoi, hormis le fait que le feu pointe vers moi une lumière rouge. Il doit n'y avoir personne à des kilomètres, dans ce bled perdu à l'est de nulle part.

Et j'attends. Mon cœur bat à rythme rompu.

Devant la bagnole et la lumière que les faibles phares projettent, je vois lentement apparaître une étrange lueur. Autour de cette lueur, je vois des silhouettes d'arbres qui continuent de grimper en vain sous le ciel éhonté. Je lève les yeux.

UN NUAGE PASSE.

La lune dévoile son quart. Triomphante. Je rabaisse les yeux vers la route. Et j'observe la lueur. J'y vois une lumière grise, épaisse – une sensation de lourdeur –, porteuse d'un éclat scintillant, d'un bleu léger, dansant, et une vibration, tortillant, en pointillé, d'étincelle lustrée, tournant sur elle-même.

Je me sens obsédé par les mouvements. Alors j'écrase la pédale d'accélération, et je brûle le feu rouge.

Et j'éclipse la lueur lunaire. Maintenant loin derrière moi.

L'aiguille de vitesse sur le tableau de bord vibre. Mon pouls est coincé dans ma gorge, comme si j'allais recracher une pomme défendue. Je crois avoir oublié comment respirer. Je lance un regard dans le miroir : j'y vois la foudre dans mes yeux. Mes yeux de foudre tombent sur la route, et percent l'horizon obscur. Il neige à présent. J'essaie de me rappeler si c'est la saison de la neige. Mais je n'en sais rien. Et rien à foutre.

Plus de temps. Plus de raison. Plus de vie. LES ARTIFICES SONT ÉPUISÉS. Le monde est décomposé : il ne reste plus que le noir de nuit et le blanc de neige; la quintessence.

J'éteins les phares.

Alors que je me concentre pour ne pas avaler ma langue, le tacot s'arrête, lentement. LE CARBURANT EST ÉPUISE. Le moteur arrête de gronder. Hank arrête de chanter.

Silence. Le véritable.

Je palpe ma langue pour m'assurer qu'elle est toujours là. MAIS OÙ SUIS-JE? J'entends simultanément une voix qui dit *mais où suis-je*. Je descends ma main entre mes pieds pour récupérer la bouteille. Je





trouve un étrange objet. Je le soulève jusqu'à mes yeux, et je vois un bouquin qui contient les mots « le contre-ciel ». Je me demande ce qu'un bouquin intitulé *Le Contre-Ciel* fout dans la bagnole d'un croyant. J'ouvre une page au hasard et mes yeux tombent sur cette phrase : « Ici la folie garde toujours le secret sur le Renversement du Mystère. » Je ferme le bouquin, et le lance sur la banquette arrière.

La nuit n'est pas terminée.

J'ouvre la portière : vent, et bruissement de feuilles. Je lance un autre regard vers le miroir : mon corps a la nausée des mouvements. Et mon cerveau, des contorsions. Je sors de la bagnole. Et referme la portière.

Je lève les yeux. Le ciel est ténébreux, et vide. Je baisse les yeux. La neige couvre la terre. J'y lègue mon empreinte. Et je marche. Droit devant. TOUJOURS VERS L'EST. Et simultanément, j'entends une voix prononcer *toujours vers l'est*.

La neige a arrêté de tomber. LA NEIGE EST ÉPUISEE. Et en faisant fi de la voix en écho, je constate que la neige recouvre toujours le sol.

Dans le noir, je vois des éclats de blanc qui se meuvent aléatoirement. Des sensations m'enveloppent le corps, et me traversent les bras. Je suis un corps de JE, larmoyant et en décomposition, perdu au milieu d'un désert blanc. LE JE EST ÉPUISE. Les échos aussi.

Le vent poudroie. Et glace ma chair. Devant, le vent forme des arabesques dans la neige. Des tracés qui tournent sur eux-mêmes.

Je m'arrête. Lève les yeux au ciel. Fixe le ciel. Les éclats blancs tournent sur eux-mêmes.

Plus haut, il y a une étincelle. Une subtile détonation dans le ciel. Elle vibre. Une beauté archaïque. Entourée de vibrations. Et d'éclats blancs.

Mes yeux se rabaisent sur les écrits du vent gravés dans la neige. Je m'y couche. L'empreinte de mon corps s'y confond. Et mes yeux se ferment.

Enfin.





Ni personne d'autre

Leilah B. Da Costa

Ni personne d'autre

Ni personne d'autre.

Puis s'Incliner – rhétorique sans faille –
Toujours désormais

Moderne Modernité médiatique Nouvelle royauté
Devant laquelle pieds et poings liés s'Incliner

Les Lois Échos Apparences trompeuses mécanisation
Industrialisation moderne Modernité
Précurseure d'un règne nouveau

Échos d'une Réalité d'un Ailleurs d'une Étrangeté
Réalité d'AILLEURS étrangers
D'Images modelant l'imaginaire Enfermées

Étrangeté Étrangère : Tableau de tableaux d'une immobilité
Immobile impossible
Politique tremblante d'actions Dépossédée

D'Apparences politiquement trompeuses
Le Roi est nu! Aujourd'hui médiatisé
Concrétisation d'une décadence

Statique et Vues
Prévue voulue

Infini fini Impossibilité de rejouer le jeu
Inutile mécanique du cri d'un cri
D'un S.O.S.





Alliances à tâtons éprouvées
Stock Épuisé
S'incliner devant l'absence présente absente présence inutile
Qui sait?

S'incliner? Impossibilité
Souffrir de souffrance d'Existence
Opium du peuple d'une Originalité Marginalité disparues
Impossible possible d'une Suite du monde isolée
Inutile mécanique
Isolationnisme culturel universel
Culture de l'image – imagée répandue universelle
Universalité isolante de la totalité d'une Vérité
Des mots

S.O.S. éclaté

Squelette d'un Mort Poussières des Morts
Vivants
Sang et cendre
Paradis mortel sur terre
ENFER d'un ciel renversé

Sur la terre,
TOUT est Sens dessous-dessus.

Obus éclats fragments morceaux miettes lambeaux débris
Ruines Tremblements d'un Juste Châtiment?

Impossibilité des mots

Il n'y a ni FIN limite mesure
Il n'y a ni CRI ni sanglots ni joies
Qu'un sépulcre une sépulture un tombeau
Inscription dans par l'image Abrutissement
Funeste violence Faute Remords inutile sans remords pardon
Réalité étrange impossible inconnue inaccessible





Mort symbolique vue par Tous
Toujours
Invariante variable
Mort vivante hantée d'une par
l'Histoire l'Image

Les Soleils de la Terre sont tristes Impuissants mais moins malgré eux
dans leur mouvement continu Infini que Nous Tristes maux Inutile
mécanique de l'extase de l'oubli Position Continue Toujours Continuité
Inchangée
Inutilité des mots

NOUS

Morts

Vivants

Inconscient collectif suicidaire

Interdits de mouvements
Trois petits tours et puis s'en va

NOUS Tous Pensée désertée

Mise à mort mise à mal

Ne reste que l'Image Ni nous

Ni personne d'autre enchaîné maltraité

Personne

Autres

Libertés oubliées

Ivre du temps d'un temps d'un une autre



Laps

G. Hys

» *Comment savoir le temps?*

LE TEMPS EST MOUVEMENT

*... ce que souhaite le plus pur homme qui soit
dans son fond d'espoir*

*: Rassembler temps et espace pour n'être
ni mort ni absent pour ceux qui m'aiment et que
je vois comme unis*

dans ma tête au ciel abstrait..

Sablier, les secondes qui s'égrènent;
clepsydre, l'écoulement du temps en gouttes;
montre, l'aiguille des minutes fuit;
métronome, battement régulier du tempo;
tout bouge
le temps passe

*Le mouvement est un concept qui existe pour nous aider à comprendre
une notion inventée par tant et tant d'oralités millénaires que
sa complexité ne fait plus partie du domaine de la
compréhension individuelle ou même humaine*

*une notion de **Dieu**.*

Échouage d'une vague sur la plage;
averse sur le trottoir;
motifs de fumée dans l'eau infusée de thé;
cerf-volant près des nuages;
cordes vocales qui vibrent;
accouchement;
tout bouge
le temps ne repasse toujours pas.

*Mesurer le temps est une prestidigitation simple
qui consiste en un simultané déséquilibre du
vide et de l'absence de vide. C'est le futur.*

Le futur vient d'une anticipation du mouvement.

*Lis cette ligne-ci composée de ces lettres-ci et sans même attendre que
s'est rééquilibré.*

[ta lecture soit finie, le vide

Et ici aussi.

Et ici aussi.

Que le sable arrête de s'égrener et le futur n'est plus.

» *Pourquoi donc croire au temps?*

LE TEMPS EST OPPOSITION

Dieu
est

Noir et blanc;
naissances et morts;
création et destruction;
positivité et négativité;
attraction et répulsion;
Homme et Femme;

un

*L'opposition permet au non-ordre de
l'obscurité qu'on le comprenne.
L'opposition permet le dogme.*

m

o

u

*Croire au temps permet de croire à
l'immense dans sa totalité.
Car le jour permet de voir la nuit
qui permet de voir le
renouveau d'un moment neuf.
La suite sans fin des cycles
héliotropes, astraux, déïfiques,
nous permet d'espérer finir
par comprendre avec
une infaillibilité certaine
chaque fluctuation, chaque
temps-mouvement,
chaque tic-tac invisible.*

v

e

m

e

n

t

de

trop

*Énorme édification d'un ancien empire plein de murs
dont ne subsistent que les ruines; érections
vertigineuses ponctuées d'insistants coups de
temps aux vitraux; extension des lois
inhérentes aux consciences humaines, suivant
l'extension des cités pleines de contours.*



lepied.littfra.com



Ce document est imprimé sur un papier certifié Eco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.

Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.

